

La non violence a-t-elle encore son mot à dire ?

Interview de Jean-Marie MULLER par la revue *Réel* (2008)

Réel : Qu'est-ce que l'Institut de Recherches sur la Résolution Non-violente des Conflits dont vous êtes Directeur de recherches ?

Jean-Marie MULLER : Nous avons créé cet Institut en 1984 suite à la réflexion que nous avons menée dans le cadre du Mouvement pour une Alternative Non-violente (MAN¹). Le MAN est un mouvement qui a été créé en 1974 pour mettre la non-violence sur son orbite politique. Il fallait que nous puissions être présents dans le domaine de la recherche sans cet a priori politique qui nous aurait définis comme des militants d'une non-violence « idéologique », comme cela est trop souvent perçu en France.

C'est un petit Institut de droit privé - nous n'avons que très peu de moyens – qui veut être un espace de recherche travaillant en toute indépendance avec des possibilités de dialogue avec l'Université et les Ministères. Charles Hernu, alors ministre de la Défense, m'avait demandé de conduire une étude sur l'apport potentiel des méthodes de la résistance non-violente au concept de défense globale de la France. Cette proposition avait des limites, mais nous l'avons acceptée sans état d'âme. Cela nous a tout de même permis de devenir crédibles auprès des institutions, ce qui est l'une de mes préoccupations constantes. Je crois que la non-violence ne pourra vraiment exprimer toutes ses potentialités que dans la mesure où elle aura une reconnaissance institutionnelle. Je n'ai pas peur de la récupération même, si je mesure la difficulté de l'entreprise. Il ne faut pas que la non-violence soit simplement expérimentée aux marges de la société mais, qu'elle puisse l'être dans le cadre des institutions. Je pense à l'enseignement où il y a une très forte demande des éducateurs, à la justice pénale avec la problématique de la médiation, et même dans les conflits sur des territoires étrangers.

Réel : Vous êtes l'auteur d'un dictionnaire de la non-violence. La rigueur des mots et celle de la pensée permettent la rigueur de l'action. Pouvez-vous nous donner un exemple avec un mot précis ?

J.M. M. : Il y a un fait massif : notre culture est dominée par l'idéologie de la violence nécessaire, légitime et honorable. La langue qui exprime notre culture nous fait parler le langage de la violence. Nous n'avons pas les mots pour dire la non-violence. Tous nos mots sont ombrés par l'idéologie de la violence. Par exemple, le mot "courage". Dans toute la tradition occidentale, le courage c'est la vertu de l'homme – non associé à la femme - qui a la force de surmonter sa peur pour affronter les dangers. Or, le moment où l'homme affronte les plus grands dangers, c'est à la guerre. Autrement dit, le courage c'est la vertu guerrière de l'homme qui n'a pas peur d'affronter l'ennemi sur le champ de bataille dans un combat à la vie à la mort.

La non-violence est un concept formellement négatif. A quoi la non-violence dit-elle "non". Elle dit non à la violence, mais qu'est-ce que la violence ? Là encore, le mot "violence", dans notre culture, n'a pas forcément une connotation négative. La violence peut être considérée comme le moyen, et très souvent comme le seul moyen, de l'opprimé pour se libérer de l'oppression. La violence a été théorisée par Hegel, par Marx et bien d'autres : c'est l'accoucheuse de l'histoire. Tous les peuples ont forgé leur identité nationale à travers la guerre. La violence a un statut très particulier. Bien sûr, elle on concédera volontiers qu'elle est regrettable, mais on continuera à dire qu'elle est nécessaire et honorable. Le héros qui est présenté à notre admiration, qu'il appartienne à la légende ou à l'histoire,

est toujours, de quelque manière, un héros violent. Collectivement, nous avons une vision de la violence qui fait qu'elle ne peut être récusée. Dans cette perspective, la non-violence se trouve discréditée comme un idéalisme sans prise sur la réalité.

Il s'agit de pouvoir redéfinir les mots, non plus à travers le prisme déformant de l'idéologie de la violence, mais dans le miroir de la philosophie de la non-violence.

Il est évident que la référence à Gandhi est incontournable. Il y a un avant et un après Gandhi dans la pensée et dans l'action non-violentes et je suis d'ailleurs très étonné de voir comment Gandhi est occulté en France.

Réel : Jacques Attali vient de faire un livre où il en parle.

J.M. M. : Attali parle de tout ! En France, il n'y a aucun cours à l'Université sur Gandhi et sur la non-violence. En Italie, en Espagne et même au Brésil ou en Colombie il y a des professeurs d'Université qui font des cours ou qui écrivent des livres sur ce sujet. En France, je crois que l'on a considéré que Gandhi était trop mal habillé pour entrer dans l'Université. Au moment de la sortie de son livre sur Gandhi, Jacques Attali publie un rapport où il fait l'éloge du libéralisme et dénonce le principe de précaution, ce qui est l'exact contraire de la pensée gandhienne.

Gandhi disait : "Si le choix n'était qu'entre la lâcheté et la violence, je conseillerais la violence, mais la non-violence demande plus de courage que la violence". Dans notre culture de la violence nous sommes les otages du choix binaire entre lâcheté et violence. "Si tu n'es pas violent, c'est parce que tu es lâche". L'objecteur de conscience était celui qui avait peur d'aller faire la guerre. Dans une famille c'était un peu honteux. Le philosophe Alain disait : "Pendant la guerre de 14, comment se fait-il que les français aient accepté de participer à une guerre totalement absurde ?" – "C'est simplement parce qu'ils avaient le sens de l'honneur et qu'ils ne voulaient pas apparaître lâches. Ils ont voulu être courageux, donc ils ont accepté de faire la guerre".

Après la révolution copernicienne opérée par Gandhi, nous n'avons plus le choix entre la violence et la lâcheté, mais entre la violence, la lâcheté et la non-violence. Cela change tout. Le choix n'est plus entre l'inaction et la violence, entre l'irresponsabilité et la violence. Il y a désormais le choix de la résistance non-violente. Toutes les actions historiques qui se sont réclamées de la non-violence ont été des luttes pour les droits de l'homme, des résistances à l'injustice.

Si nous prenons l'exemple de la résistance des sociétés de l'Est dans les années 80, c'est tout de même extraordinaire ! Pendant toute la guerre froide, quand nous contestions l'armement nucléaire on nous accusait d'être des pacifistes, c'est-à-dire d'être irresponsables. Dans notre culture, il faut distinguer fondamentalement le pacifisme et la non-violence. Dans tous les dictionnaires le pacifisme c'est la doctrine de la paix à tout prix, c'est-à-dire que mieux vaudrait, à la limite, une paix injuste qu'une guerre pour la justice. Ce n'est pas du tout la démarche de la non-violence qui se fonde précisément dans une volonté de résistance contre l'injustice. La paix, ce n'est pas l'absence de la guerre, c'est la présence de la justice. Lorsque nous disions, durant la guerre froide, qu'il était insensé de prendre, pour se défendre, le risque de se détruire. On nous disait que la non-violence de Gandhi était facile parce qu'il avait en face de lui des "gentlemen", alors que c'était lui le gentleman, de même que Luther King avait en face de lui des "démocrates", alors que le démocrate c'était lui. Et on concluait : "Allez donc dans les pays communistes prêcher la non-violence !". Nous sommes allés dans les pays communistes, non pas pour prêcher, mais pour rencontrer - en Pologne - des hommes et des femmes qui ne nous avaient pas attendus pour comprendre que la seule possibilité qu'ils avaient de résister efficacement contre l'oppression soviétique c'était, en effet, la non-violence.

Réel : Un autre mot précis ?

J.M. M. : Le mot "efficacité". Le paramètre de l'efficacité, c'est la violence. Max Weber distinguait la morale de responsabilité et la morale de conviction. Cette dernière veut simplement faire valoir des convictions personnelles en renonçant à l'efficacité, c'est-à-dire en renonçant à l'action politique. Selon Weber, si l'homme veut être responsable des conséquences de ses actions, il est obligé d'être violent.

Prenons les personnages du « Yogi » et du « Commissaire ». Le Yogi recherche la paix intérieure en refusant de s'engager dans l'action politique. On va caricaturer l'action politique en disant qu'elle est

celle d'un commissaire qui recourt à des méthodes policières qui ignorent la morale précisément pour être « efficaces ». Je crois qu'il faut absolument briser cette dichotomie. Le génie de Gandhi, le génie de la non-violence, c'est précisément de réconcilier l'exigence spirituelle avec le réalisme politique.

Réel : La France est un peu le pays de la psychanalyse. N'y a-t-il pas tout de même de la violence dans l'inconscient ? La non-violence n'est-elle pas surtout une morale ?

J.M. M. : Je n'ai pas une perception négative de la morale. J'ai beaucoup d'accords avec Freud, mais j'ai un désaccord fondamental. Je suis d'accord avec le fait qu'il y a des pulsions de violence en l'homme. Il a des appétits inconscients, désirs refoulés, des frustrations...

Réel : Comment fait-on avec cela ?

J.M. M. : Précisément, il faut « faire avec ». La philosophie de la non-violence ne s'appuie pas sur le fait que l'homme serait bon et doux par nature. Je dirais : "L'homme est 100% méchant et violent par nature et 100% bon et non-violent par nature". L'homme sera toujours un conflit avec des pulsions intérieures inconscientes qu'il faut faire venir à la conscience pour les accueillir et les apprivoiser. Sur ce point je suis d'accord avec Freud.

Mon désaccord, c'est lorsqu'il dit que l'interdit moral vient toujours de l'autorité extérieure du père. Je pense, contrairement à lui - et là je suis kantien -, qu'il n'y a pas que le moi et le surmoi, il y a aussi le moi intérieur, la conscience morale. Kant dit qu'il y a deux lois dans la nature de l'homme. Il y a la loi de l'égoïsme. La violence est le choc de deux égoïsmes, de deux narcissismes. Mais il y a aussi la loi morale. La loi de l'égoïsme va incliner l'homme à ne se soucier que de ses besoins et de ses désirs... Mais la loi morale - que Freud ignore - va disposer l'homme à être attentif aux besoins et aux désirs de l'autre. Le souci de l'autre, parfois, va être plus grand que le souci de soi. Je crois que, jusqu'à présent, la réflexion des psys a ignoré le concept de non-violence. Les psys ont télescopé les concepts d'agressivité et de violence et n'ont pas parlé pas de non-violence. Je pense que les choses commencent à évoluer.

Un jour, dans un colloque, Cyrulnik intervenait avec toute son autorité et son prestige médiatique. Il expliquait que l'adolescent doit forcément être en conflit avec les adultes pour forger sa personnalité et ses différences. Il disait : "Moi, je me méfie beaucoup d'un enfant non-violent qui n'aurait aucun conflit avec les autres". Il a fait "avalé" cela par les 3000 personnes présentes. Or, il est totalement faux d'assimiler la non-violence à la castration de l'agressivité. L'enfant « non-violent » dont il parlait c'est l'enfant sans agressivité qui est incapable d'entrer en conflit par peur de l'autre et qui ne peut pas construire sa personnalité. J'ai pris la parole et essayé d'expliquer à Cyrulnik que sa conception de la non-violence était totalement caricaturale et que, si l'on se réfère à Luther King ou à Gandhi, on voit au contraire que ce n'est pas une castration de l'agressivité mais une expression constructive de l'agressivité qui permet de vivre positivement un conflit. Il a eu l'élégance de me donner raison.

L'homme est un animal juridique. En tant qu'animal il est violent, au demeurant beaucoup plus violent que les autres animaux. En réalité, l'animal n'est pas violent puisqu'il n'est pas libre ni responsable. L'homme est le seul animal juridique parce que c'est le seul animal raisonnable. Il a toujours besoin d'avoir raison et d'être dans son droit vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis des autres. Quand il sera violent, il va donc construire des doctrines de la violence légitime. A partir du moment où l'homme est convaincu qu'il est dans son droit lorsqu'il est violent, il n'y aura plus aucun frein à sa violence. Il sera violent la conscience tranquille.

Réel : La non-violence peut-elle faire un pont avec l'écologie ?

J.M. M. : En toute rigueur, on ne peut parler de violence que du fait de l'homme. Il n'y a pas de violence dans la nature. La pierre qui tombe en se détachant du rocher est mortelle, mais elle n'est pas meurtrière. Elle peut tuer l'homme, mais elle ne le veut et ne le sait pas. Seul l'homme est meurtrier. Car il est seul à être responsable et raisonnable. Faut-il parler de violence de l'homme vis-à-vis de la nature ? Pour moi, la violence est essentiellement celle de l'homme contre l'autre homme. Mais, oui, l'homme peut faire violence à tout être vivant. Pour Gandhi : "La non-violence c'est l'absence totale de

malveillance à l'encontre de tout ce qui vit". J'ose dire que la violence perpétrée contre l'animal est inhumaine.

Réel : Pour revenir à la non-violence, l'urgence est-elle dans l'éducation ?

J.M. M. : Bien sûr, il faut que le "petit d'homme" soit initié à la non-violence dès son plus jeune âge, non pas par des cours théoriques mais par des exercices pratiques.

Réel : Par exemple ?

J.M. M. : Prenons un conflit de récréation : deux enfants vont, pour une raison ou pour une autre, en venir aux mains. Il ne faut pas les laisser faire, il faut que l'adulte s'interpose, qu'il intervienne et qu'il devienne médiateur. Non pas pour les punir violemment. Trop souvent, dans l'éducation, la violence a été un moyen auquel on a prêté des vertus éducatives qu'il n'a pas. A l'évidence, la violence doit être bannie de toute éducation, de toute pédagogie. En même temps, il faut veiller à ne castrer l'enfant de son agressivité. Le parent ou l'adulte risque de lui dire : "défends-toi", mais cela risque de lui signifier : "bats-toi". S'il veut rendre coup pour coup, cela peut être très dangereux parce qu'il va peut-être recevoir davantage de coups qu'il n'en pourra donner et cela ne va pas construire sa personnalité. Il faut donc « apprendre le conflit » aux enfants à partir de conflits de récréation, dès la maternelle, et les amener à "paroliser" leur violence, leur frustration, à mettre en paroles leur souffrance et leur violence.

Finalement, il y a la règle d'or que l'on trouve dans toutes les sagesses : "Ne fais pas à l'autre ce que tu ne veux pas qu'il te fasse". La règle d'or s'énonce aussi de manière positive : "Fais à l'autre ce que tu veux que l'autre te fasse". L'enfant comprend très bien cela.

Réel : La règle d'or vous sert donc d'appui ?

J.M. M. : Tout à fait.

Par ailleurs, il me semble important de reconnaître que l'homme est un être de peur. Il doit accueillir, apprivoiser et surmonter cette peur de l'autre pour construire avec lui une relation de réciprocité, de respect mutuel.

L'interdit qui permet de vivre ensemble, c'est l'interdit de la violence. Il faut que, dès l'école maternelle, l'enseignant puisse le faire comprendre à l'enfant.

René Girard nous dit qu'il y a conflit lorsque deux personnes désirent en même temps un même objet. Les enfants savent très bien ce que cela veut dire. Je leur demande comment résoudre le conflit si vous êtes deux à désirer une pomme ? Ils trouvent des solutions : "On peut couper la pomme en deux" ou "On peut aller chercher une autre pomme", ou « un autre fruit ». Je leur demande alors comment faire s'il s'agit d'un objet que l'on ne peut pas partager, comme un ballon ? Ils répondent : "On va jouer à tour de rôle" ou "On va jouer ensemble". Certains disent : "On va aller chercher un adulte pour qu'il soit l'arbitre". Autrement dit, il faut intérioriser le fait que dans ces conflits mimétiques, dans cette "mimesis d'appropriation", comme le dit René Girard, il y a des solutions.

Les enseignants et les éducateurs de rue sont demandeurs d'une formation à la non-violence. Ils savent très bien que la violence resserre le nœud du conflit alors que la non-violence va le dénouer. C'est une pédagogie et une méthodologie totalement différentes.

La non-violence met l'accent sur la désobéissance civile par rapport aux lois injustes, mais elle reconnaît la nécessité d'une loi pour vivre ensemble. La loi est fondée sur l'interdit de la violence, ce que l'enfant peut très bien comprendre et intérioriser. Ce n'est pas l'autorité du père qui va imposer le règlement et l'interdit moral. L'homme est un être de relation et il ne construit sa personnalité qu'en construisant une relation avec les autres. La violence est précisément ce qui pervertit radicalement la relation de l'homme avec l'autre.

Réel : Pourquoi associe-t-on aussi souvent la non-violence et la spiritualité ?

J.M. M. : Dans un premier temps, je dirais que l'on associe trop souvent la non-violence et la religion.

Réel : Mais les religions sont parfois porteuses de violence ?

J.M. M. : Les religions ont été et sont toujours l'un des principaux vecteurs de violence, alors qu'elles prétendent exprimer la part spirituelle de l'homme. C'est une contradiction radicale. En même temps, les deux grands apôtres de la non-violence que sont Gandhi et Martin Luther King sont présentés comme des personnages religieux.

La non-violence est une exigence de l'esprit, du cœur, de la raison et de l'intelligence. Je préfère parler de bonté plutôt que d'amour. Le mot "amour" est totalement polysémique. Il est trop usé, il n'a plus de sens. Aimer signifie aussi bien « aimer donner », qu'« aimer prendre ». Le mot "bonté" ne me semble pas être dévalué. La bonté est l'exigence de transcendance de l'homme.

Le sage va craindre davantage le meurtre que la mort.

Réel : Pourquoi ?

J.M. M. : Parce que le meurtre détruit la dimension spirituelle de l'homme. La violence porte atteinte à la dignité de l'humanité de l'homme, de l'homme certes qui subit la violence mais aussi et d'abord de l'homme qui exerce la violence.

Gandhi n'est pas comme ces sages orientaux qui vont se retirer dans les forêts pour approfondir leur vie intérieure. En Orient comme en Occident, Il y a trop de mauvais gourous qui veulent enseigner la sagesse en dehors des conflits, en dehors de l'histoire, en dehors de la politique, en dehors de la société. Je suis très sévère à ce sujet parce que pour moi c'est une impasse et finalement une illusion. Je récusé l'expression : "Être en paix avec soi-même". Cela ne veut rien dire. Nous ne sommes en paix qu'avec l'autre. La paix ne peut pas se faire avec soi-même, c'est une relation ou alors c'est du narcissisme. Seul l'autre peut me donner la paix. Il y a trop de théories qui laissent entendre qu'il faut d'abord être en paix avec soi-même avant de pouvoir prétendre agir pour la paix dans le monde. Ces gens-là mourront sans jamais agir pour la paix dans le monde. Leur notion de paix intérieure est illusoire.

L'utopie, c'est l'illusion de penser que la violence peut résoudre les conflits. La violence a fait définitivement faillite, mais pour prendre conscience de la possibilité de la non-violence, il faut une médiation spirituelle et philosophique.

¹ Mouvement pour une Alternative Non-violente. MAN : 114 rue de Vaugirard, 75006 – Paris. Tel/fax : 01 45 44 48 25. Email : man@nonviolence.fr; Site : www.nonviolence.fr.

Propos recueillis par Georges Didier

Ecrivain et philosophe, Jean-Marie Muller est le porte-parole national du Mouvement pour une Alternative non-violente et le directeur des études à L'Institut de recherche sur la résolution des conflits. Conférencier et formateur, il parcourt le monde à l'invitation des mouvements pour les droits de l'Homme.

Bibliographie : *Le courage de la non-violence*, Le Relié. *Gandhi l'insurgé, l'épopée de la marche du sel*, Albin Michel, *Les moines de Tibhirine, « témoins » de la non-violence*, Témoignage Chrétien, *Dictionnaire de la non-violence*, Le Relié Poche, *Gandhi, sage et stratège de la non-violence* (en collaboration avec Alain Refalo), Editions du centre de ressources sur la non-violence de Midi-Pyrénées.

Adresses utiles :

Centre de ressources sur la non-violence de Midi-Pyrénées, 11 allée de la Guérande, 31770 – Colomiers. Tel/Fax : 05 61 78 66 80. Email : crnv.midi-pyrennees@wanadoo.fr. Site : www.non-violence-mp.org. Institut de recherche sur la résolution non-violente des conflits, 14 rue des Meuniers, 93100 – Montreuil. Email : irnc@irnc.org. Site : www.irnc.org.